

Introduction

Des Bonnets rouges aux Bonnets rouges

« Vous êtes des paysans, des violents, des sauvages, des Bonnets rouges ».

Pierre Jakez Helias, *Le Cheval d'orgueil*
(1975).

En ce jour des Morts 2013, la Bretagne, ou une partie de la Bretagne, ou une certaine idée de la Bretagne, semble en deuil. Des milliers de manifestants se sont rassemblés à Quimper afin de clamer, face à la pluie de plans sociaux qui frappe la région au moment où le gouvernement entend imposer l'écotaxe sur les transports, leur volonté de « vivre, décider et travailler au pays ». Plus que les chrysanthèmes que certains portent, plus que les *Gwenn ha Du* que beaucoup brandissent, ce qui frappe les observateurs, ce sont ces bonnets rouges que les gens rassemblés le long de l'Odet ont mis sur leur tête. Apparus quelques jours plus tôt lors d'une action menée non loin de là, à Pont-de-Buis, contre un portail de l'écotaxe, les bonnets rouges vont vite devenir les Bonnets rouges, c'est-à-dire un mouvement de revendication original qui a perduré ensuite¹. L'objet de cet essai n'est pas de raconter cette histoire très contemporaine, mais d'essayer de comprendre comment ce bonnet est apparu sur les têtes. Ou plutôt, de tenter de comprendre pourquoi, dans la Bretagne du XXI^e siècle, un conflit

1. Le collectif des Bonnets rouges a annoncé par voie de presse de juin 2016 sa mise en sommeil. Avant cela, lors des élections européennes de 2014, une liste « Europe, nous te ferons », s'inscrivait dans le prolongement de ce mouvement.

social s'est revendiqué d'une révolte du XVII^e siècle. Coup de com' sentant la manipulation patronale ou expression volontaire d'un original sentiment d'appartenance ? Pour tenter d'y répondre, rien de tel que de revenir à l'année 1675, celle de la révolte des premiers Bonnets rouges, et au-delà, aux révoltes de l'Ancien Régime, et de suivre, à partir de là, les canaux par lesquels la mémoire de l'événement a pu passer jusqu'à réapparaître en 2013.

Revenir sur cette question n'est pas aussi anodin qu'il y paraît car c'est au fond revenir sur la question de « l'identité bretonne » – terme qui a pris le relais de « l'âme bretonne² ». Évidente pour beaucoup, « l'identité bretonne » est, pour d'autres, une construction visant à masquer des divergences d'intérêt, le ralliement au drapeau étant selon eux destiné à faire oublier les « enjeux de classes ». Or, si les historiens français se sont beaucoup engagés ces dernières années dans le débat sur « l'identité nationale » et, ce qui lui est lié, dans celui du « roman/récit national », force est de constater que la question de l'existence de « romans provinciaux » les a moins intéressés. Or, on le verra, on ne peut comprendre cette résurgence des Bonnets rouges sans prendre en compte l'existence d'une façon d'envisager l'histoire de la Bretagne largement répandue et admise. Sans doute le recul de l'intérêt pour l'échelle d'analyse régionale n'est-il pas pour rien dans cette relative indifférence des historiens professionnels. A joué aussi le fait que, au fond, en Bretagne, il n'y avait, pour bien des intellectuels, pas péril en la demeure puisque l'affirmation identitaire armoricaine ne semblait pas, à tort ou à raison, constituer un chemin vers des votes extrêmes. Malgré tout, l'historien local est, en Bretagne – comme dans toutes les régions « à forte identité » – souvent pris entre deux feux. Ceux, souvent tirés depuis les collines gauchisantes des sciences sociales, qui l'invitent à regarder avec méfiance toute forme d'identité se revendiquant comme héritée,

2. André LOYEN, « L'âme bretonne », *Annales de Bretagne*, t. LIV, n° 1, 1947, p. 12-29.

reliée à un territoire et pensée sur le mode collectif. Ceux, en face, venus des horizons souvent plus droitiers – mais, en Bretagne, pas toujours ! –, qui considèrent comme naturel de revendiquer d’avoir des racines, une histoire voire une langue en lien avec un territoire. Ces derniers traitent les premiers de jacobins qui quant à eux flairent derrière les revendications identitaires des seconds quelques pulsions nationalistes plus ou moins cachées, plus ou moins rentrées, plus ou moins avouables. Mais quand on constate que les Bonnets rouges ont été promus par des historiens de droite avant d’intégrer la mémoire régionale de gauche, puis de se retrouver en 2013 des apôtres à droite, on doit conclure que les choses sont un peu plus compliquées que d’aucuns le voudraient peut-être.

Revenir sur cette question, c’est aussi interroger la *doxa* d’une Bretagne éternelle rebelle. Cette idée apparue au XIX^e siècle – nous y reviendrons – a été encore récemment mise en évidence par le magazine *ArMen* qui, en 2013, titrait sur « 1 500 ans de fureurs bretonnes », « des offensives franques à Plogoff³ ». Les batailles du Haut Moyen Âge et la lutte contre le nucléaire seraient donc du même bois ? La lutte contre le duc franc Beppolène (590) et l’attentat ferroviaire d’Ingrandes (1932) raconteraient la même histoire ? Introduisant ce numéro, Joël Cornette se veut mesuré et note, à raison, que la Bretagne ne s’est pas plus révoltée que les autres régions de France. Mais note-t-il cependant, elle l’a fait selon lui à chaque fois – et ce serait là sa marque propre – au nom de l’indépendance, de la liberté et de l’identité, ce qui lui permettait de décrire une « résistance identitaire de longue durée ». « Belle et fière leçon », conclut-il.

De fait, dans la galerie des rebelles et résistants armoricains, les Bonnets rouges ne sont pas seuls : Nominoë, la duchesse Anne, Pontcallec, La Chalotais ou encore les Chouans sont là pour en

3. *ArMen*, n° 197, novembre-décembre 2013.

témoigner. Mais la question des Bonnets rouges présente un cas particulièrement intrigant car d'aucuns se sont plu à remarquer que le territoire sur lequel la révolte s'était déployée en Basse-Bretagne était propice à la contestation. En aval, les votes communistes du ^{xx}^e siècle en centre Bretagne seraient à relier aux Bonnets rouges de naguère, le fil rouge étant une culture politique tendue vers un idéal d'égalitarisme rural, lui-même chevillé aux modes d'exploitations des terres⁴. En amont, l'historien soviétique Boris Porchnev avait relié la révolte de 1675 à une autre, restée sans nom, survenue à la fin du ^{xv}^e siècle⁵. Récemment, la mise en évidence par Philippe Hamon de la dimension antifiscale de cette aventure de la fin du Moyen Âge peut d'ailleurs contribuer à redonner de la force à cette hypothèse déjà portée par la concordance des lieux, le cœur de la lutte étant situé dans la zone qui va de Carhaix à Quimper⁶. L'idée d'une continuité entre les deux révoltes est de plus renforcée, avait aussi noté Porchnev, par l'existence d'un chaînon intermédiaire constitué par les mobilisations survenues au moment de la Ligue (1589-1598). Revenant sur ce dossier, Yves-Marie Bercé résuma de son côté ainsi la situation :

« Cette révolte bretonne [de 1675] ne surprend pas dans le contexte de l'histoire bretonne où des soulèvements survenus pendant les guerres de la Ligue d'une part, et ceux des premières années de la Révolution d'autre part, présentent des analogies évidentes : mêmes cantons, mêmes scènes, mêmes gestes, même revendications⁷. »

4. Voir en particulier Ronan LE COADIC, *Campagnes rouges de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 1991.
5. Boris PORCHNEV, « Les buts et les revendications des paysans lors de la révolte de 1675 », in *Les Bonnets rouges*, Paris, LGE, 1975 (1^{re} édition en russe en 1940), p. 277-240.
6. Philippe HAMON, « 1490 : les paysans ont-ils la parole ? Une révolte cornouaillaise au miroir de ses sources », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2017, t. 124, p. 59-83.
7. Yves-Marie BERCÉ, *Croquants et nu-pieds. Les soulèvements paysans en France du XVII^e au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1991 (1974).

Il faut reconnaître qu'il y a là un vrai défi d'interprétation, même en se limitant à l'amont de 1675. Trois révoltes en 185 ans peuvent-elles suffire pour dire qu'un espace est une terre de révolte ? La mémoire d'un événement à l'autre, entretenue par les communautés, suffit-il à expliquer ce qui serait le maintien de réflexes défensifs, voire d'une culture rébellonnaire ? En matière de « structure pérenne⁸ », et en l'état actuel des connaissances disponibles, et sans préjuger forcément d'évolutions éventuelles de la recherche, il est sans doute raisonnable d'être agnostique. En revanche, il est possible, comme on le verra, de pister les traces mémorielles de l'événement et de chercher à saisir comment elles ont pu contribuer à faire des Bonnets rouges un élément du patrimoine breton, un « lieu de mémoire » en quelque sorte⁹.

Derrière tout cela se dessine enfin un autre enjeu, qui est celui du caractère endogène ou exogène de la révolte. Celle-ci est-elle sous-jacente au territoire, inscrite dans son histoire longue, dans son « ADN » pour employer une expression à la mode, ou bien est-elle le fruit d'un engrenage, d'un enchaînement qui doit beaucoup à la communication et sa circulation, autrement dit aux hommes, ce qu'ils disent, ce qu'ils font et ce que les autres croient qu'ils disent, font, feront, ont fait ou pensent ? Aussi, sans nier l'importance du contexte profond, du terreau, il est peut-être temps, en repartant de la base du métier d'historien – la chronologie et son inscription dans l'espace – de réhabiliter les dynamiques événementielles.

8. Michel LAGRÉE, « La structure pérenne : événement et histoire en Bretagne orientale, XVI^e-XX^e siècles », *RHMC*, n° 3, 1976, p. 394-407.

9. La voie a été ouverte il y a 17 ans par Alain CROIX, « La révolte des bonnets rouges : de l'histoire à la mémoire », *ArMen*, n° 131, novembre-décembre 2002, p. 2-11.



Avertissement

En 2014, les Presses universitaires de Rennes publiaient un gros volume qui reprenait en grande partie le mémoire d'habilitation que j'avais présenté et soutenu en Sorbonne à la fin de l'année 2012. Dans les pages qui suivent, on retrouvera, sous une forme synthétique et je l'espère plus accessible l'essentiel de ce qui avait été alors exposé, à ceci près qu'en poursuivant mes recherches sur les révoltes en général et celles de 1675 en particulier, j'ai été amené à nuancer ou préciser tel ou tel point. Je remercie chaleureusement Georges Provost pour sa relecture, mais aussi pour nos nombreux échanges sur la Bretagne. Merci aussi à mes collègues de Rennes 2, tout particulièrement Philippe Hamon et Jean Le Bihan, et également à ceux qui, par-delà nos désaccords, restent mes maîtres, Alain Croix et André Lespagnol.